

Le Congrès Historique & Archéologique

de Belgique

à Enghien en Hainaut

7-10 août 1898

Par M. le Comte DE MARSY.

Quand on parle d'Enghien, on pense toujours à la charmante ville qui est aux portes de Paris et où les habitants de la capitale vont refaire leurs bronches en buvant l'eau sulfureuse des sources ; mais, comme le disait fort spirituellement M. Seré-Depoin, dans une conférence qu'il faisait au Casino, lors d'une excursion de la Société historique de Pontoise et du Vexin, Enghien est un type original des villes qui n'ont pas d'histoire. C'est en effet une agglomération formée aux dépens des territoires de Montmorency et de Denil, il y a un peu plus d'un demi-siècle, en 1832. Mais ajoutait-il, il y a un autre Enghien en Hainaut, voilà l'Ancêtre et il proposait à ses confrères de s'y rendre un jour. C'est cette visite que nous venons de faire, Enghien ayant été choisi pour siège de la XIII^e session du Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique. Ce vieil Enghien, aujourd'hui modeste chef-lieu de canton de 4.000 habitants, a lui son histoire depuis les temps les plus anciens du moyen âge, histoire écrite par M. Matthieu, avocat, secrétaire du Congrès. On y voit qu'Enghien fut une des baronnie du Hainaut, que ses seigneurs, cités depuis la fin du XI^e siècle, furent souvent en

lutte avec les comtes de Hainaut qui en firent à diverses reprises raser les tours et les murailles. Parmi les plus célèbres des seigneurs d'Enghien, on compte Pierre de Luxembourg et son fils le comte de Saint-Pol, connétable de France que Louis XI fit décapiter. L'une de ses petites filles épousa François de Bourbon, comte de Vendôme et c'est ainsi qu'Enghien fut un des apanages de la maison de Bourbon. Henri IV en fut le dernier possesseur ; le 30 janvier 1606, il le vendit au prince Charles d'Arenberg, dont les descendants possèdent aujourd'hui le vaste parc, au milieu duquel s'élevait un château qui, après avoir été pillé et transformé en hôpital pendant la Révolution française, fut démoli au commencement de ce siècle, à l'exception de la chapelle qui sert encore à la sépulture de la famille d'Arenberg. Le titre de duc d'Enghien fut, à la fin du xvii^e siècle, assigné au village de Montmorency.

Le parc d'Enghien, d'une étendue considérable, fut dessiné au commencement du xvii^e siècle et on y réunit des arbres des plus rares, des statues, on y créa une labyrinthe; enfin, on ne craignait pas au siècle dernier de le comparer à celui de Versailles. Aujourd'hui la partie la plus remarquable est celle des *Sept-Etoiles*, formée de sept routes, au centre desquelles un pavillon placé au milieu d'un bassin est d'un effet que nous avons trouvé d'autant plus pittoresque qu'il nous a été donné d'y assister à une fête vénitienne, suivie d'un feu d'artifice tiré sur un lac voisin. Dans la vaste orangerie qui a été conservée, on avait réuni une collection de tapisseries des Flandres destinée à servir d'illustration à une conférence de M. J. Destree, sur les tapisseries d'Enghien, dont l'industrie resta florissante jusqu'à la fin du xvii^e siècle. L'église de Saint-Nicolas, vaste ensemble de constructions d'époques différentes et l'église des Ca-

puccins, couvent fondé en 1614 par le comte Charles d'Arenberg pour servir de sépulture à sa famille, sont les seuls monuments religieux d'Enghien dignes de quelque intérêt. On remarque dans l'église des Capucins le mausolée du Cardinal de Croy, mort en 1521.

Je n'entrerai pas dans de long détails sur les discussions qui ont occupé les séances des trois sections du Congrès ; beaucoup de questions n'ont qu'un intérêt purement local, d'autres relatives à la conservation des monuments historiques, à leur restauration, à la publication des documents, exigeraient un développement que je ne puis leur donner, et je me bornerai à dire que les 150 ou 200 congressistes qui y ont pris part et dont la plupart ont réussi à se loger et à se nourrir dans la ville ont sérieusement travaillé et n'ont pas perdu leur temps. Le gouvernement belge, du reste, est toujours disposé à encourager les réunions de ce genre et M. Schollaert, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, avait tenu à en donner une preuve, en venant assister à la séance d'ouverture ainsi qu'au banquet, fort bien ordonné, mais un peu long, plus de trois heures.

Les excursions sont toujours le grand attrait des congrès et pendant quatre jours, nous avons parcouru toute la région voisine d'Enghien, les chemins de fer et les vicinaux qui sillonnent la Belgique rendant toujours ces courses faciles.

Le lundi a été consacré à la visite du château de Gaesbeek, situé à mi-chemin de Bruxelles, au milieu d'un parc splendide, mais nous y arrivons malheureusement au milieu d'un orage et l'on est mal disposé à admirer un paysage, même le plus beau, lorsqu'il faut faire près de deux kilomètres sous son parapluie.

Gaesbeek, aujourd'hui la propriété de Madame la marquise Arconati-Visconti est une

imposante demeure féodale, construite à diverses reprises depuis le commencement du xiv^e siècle, mais qui a été presque entièrement réparée dans ces dernières années. Une vaste salle des combles renferme, au milieu d'objets mobiliers hors d'usage, les plans de restauration et tous les modèles qui ont servi pour la sculpture des pierres, depuis le lion de Louvain placé au dessus de la porte d'entrée jusqu'aux inscriptions commémoratives rappelant les divers évènements dont le château fut le théâtre. De même l'intérieur a été sinon modernisé, au moins complètement remis dans le style du temps par un décorateur fort connu de Bruxelles, Charles-Albert. Mais, dans chaque pièce, se trouvent de remarquables tapisseries de Bruxelles, des toiles de maîtres, de beaux meubles de la Renaissance rapportés d'Italie et une bibliothèque renfermant des ouvrages rares et de belles reliures. Parmi les pièces récemment décorées, il faut citer la salle des Chevaliers, pièce voûtée dont les peintures de Lagye représentent les sujets de l'histoire du château. Citons aussi, comme pièce historique, la chambre du comte de Hornes. Gambetta, Testelin et d'autres hommes politiques français liés avec M. Peyrat, sénateur, père de la marquise Arconati ont, fait de fréquents séjours au château de Gaesbeek. On prête à la propriétaire actuelle, dont on connaît les libéralités envers nos musées, l'intention de laisser après sa mort Gaesbeek à la ville de Bruxelles, afin d'en assurer la conservation.

Gaesbeek rappelle un des épisodes des luttes des nobles et des communes si fréquentes en Flandre et en Brabant au moyen âge et dont le souvenir est gardé par un tableau placé dans les couloirs de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. C'était en 1388, un des plus puissants seigneurs du pays, Sweder d'Abcoude, possesseur du pays de Gaesbeek,

voulut agrandir son domaine en achetant à la duchesse Jeanne de Brabant quelques villages dépendant de la mairie de Rhodes. Le magistrat de Bruxelles s'émut à la pensée d'avoir comme voisin ce riche et puissant seigneur. Le premier échevin, Everard t'Serclaes, d'une des premières familles patriciennes de la ville, devenu célèbre pour avoir chassé de la capitale les troupes du comte de Flandre, Louis de Male, ce qui lui avait valu le titre de *Libérateur de Bruxelles*, fut celui qui s'opposa le plus à ces prétentions. Aussi, Sweder jura-t-il de s'en venger et, un jour qu'Everard passait dans la campagne, il le fit attaquer par ses parents qui lui coupèrent la langue et un pied. Relevé sanglant par le doyen de Hal, il fut ramené à Bruxelles où aussitôt le peuple jura de venger son échevin et marcha sur Gaesbeek. A l'approche de la petite troupe, Sweder et ses complices se hâtèrent de fuir par un souterrain pendant que sa femme, aidée de quelques seigneurs, soutenait vaillamment le choc des assiégeants. Le château, presque imprenable, avait subi plusieurs assauts lorsque la duchesse Jeanne s'interposa pour donner satisfaction aux Bruxellois. Mais, malgré la capitulation de la châtelaine, ceux-ci ayant appris la mort de t'Serclaes, ne rentrèrent chez eux qu'après avoir démoli les tours et les murailles de Gaesbeek.

Le mardi, le temps s'était remis au beau et nous avons effectué avec grand charme notre excursion à Grammont, Acren-Saint-Martin et Lessines. Grammont, dont la fondation remonte à 1068, est une ville très pittoresque qui s'étend sur une colline; presque en haut se trouve l'Hôtel de Ville, construction du moyen âge, remaniée au siècle dernier et que l'on vient de restaurer extérieurement dans son style primitif. Grammont a un conseil communal socialiste, aussi le Roi refuse-t-il d'y nommer un bourgmestre; un échevin

choisi par le conseil en fait les fonctions et c'est sans doute à ce motif que nous avons dû de ne pas trouver comme à Enghien, Lessines et Ath, une réception officielle, avec le vin d'honneur. L'église, qui date de la dernière période gothique (1486-1519), a de grandes proportions, mais rien de remarquable ; elle vient d'être, à l'intérieur, entièrement décorée et peinte dans le goût favori de l'école Saint-Luc et ce n'est pas sans quelque étonnement que nous voyons les lambris formés de carreaux vernissés polychromes. De grandes chasses d'argent de saint Adrien et de saint Barthélemy sont les pièces les plus riches du trésor où nous devons signaler un curieux petit reliquaire de saint Eloi en forme de marteau, du xvii^e siècle. Du reste, la plupart des églises que nous visiterons possèdent dans leurs trésors de curieuses pièces d'orfèvrerie, d'anciens ornements brodés et d'importantes pièces de dentelles, ceci dit une fois, nous ne signalerons plus que les objets exceptionnels. Après une courte visite à l'Hôpital, fondé en l'an 1100, par Robert de Jérusalem, nous regagnons la gare et allons visiter l'intéressante église d'Acren-Saint-Martin, dont nous remarquons surtout les beaux fonts baptismaux romans qui peuvent lutter par leur décoration avec ceux de Termonde et de Lichtervelde et dont il devait nous être donné de voir le même jour un très beau spécimen brisé, mais complet, aujourd'hui placé dans la maçonnerie d'un angle de l'église de Lessines.

Chemin faisant, en traversant les deux Acren, nous apprenons que la culture des plantes médicales fait la fortune du pays et qu'on y recueille notamment chaque année pour 80.000 francs de têtes de camomille qui sont envoyées en Italie pour faire du vermouth.

En sortant de l'église, une gracieuse sur-

prise nous attend, les habitants de la ville voisine de Lessines nous ont envoyé une suite de voitures, landaus, calèches et breacks pour nous conduire chez eux.

Lessines, ville de 10.000 habitants, doit sa prospérité à l'exploitation de nombreuses carrières à ciel ouvert qui fournissent des pavés à bien des villes de la Belgique et du Nord de la France. Aussi, ici, tout le monde est-il « Maître de carrières ». Le bourgmestre nous souhaite la bienvenue à l'Hôtel de Ville et nous dirige dans notre visite à l'Eglise, à l'Hôpital et au Couvent des Sœurs noires.

L'Hôpital de Lessines, dont la fondation remonte au XIII^e siècle, comme l'attestent les chartes et bulles que nous avons vues dans les archives, est resté un type des établissements hospitaliers du moyen âge. Sans avoir l'importance de l'Hôpital de Beaune, il a entièrement conservé son caractère primitif et jusqu'au costume fort élégant des Chanoinesse augustines qui le desservent, tout y contribue.

Diverses salles ont été transformées en musée, ainsi qu'une partie des cloîtres du premier étage et ce n'est pas sans envie que quelques-uns de nos confrères admirent les vieilles crédences, les tapisseries et les dentelles que nous montrent avec la plus grande complaisance les bonnes religieuses qui nous font même goûter la soupe de leurs malades. Aussi nous arrachons-nous avec regret à cette vivante résurrection d'une autre époque.

Le soir avait lieu dans le parc d'Enghien la fête de nuit à laquelle j'ai fait plus haut allusion.

Le mercredi, Chièvres et Ath furent le but de notre excursion.

Si l'on en croyait les vieux annalistes comme Jacques de Guyse, Chièvres aurait une origine fabuleuse et devrait son nom à Servius Tullius, sixième roi de Rome, mais sans remon-

ter aussi haut et bien qu'on possède des deniers de Charles le Chauve à son nom, c'est en 936 que Chièvres fait officiellement son entrée dans l'histoire. Sa maladrerie, qui remonte au commencement du XII^e siècle, conserve encore une intéressante chapelle et quelques bâtiments, mais elle est loin d'avoir l'importance qu'a conservée celle de Beauvais visitée par nous l'an dernier, lors du cinquantième de la Société académique de Beauvais. L'ancienne chapelle de la commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, dont l'un des derniers titulaires fut le commandeur de Louvois, dont les armes se voyent encore sur la porte et sur de beaux chandeliers, est coupée en deux, des tonneaux remplissent la nef et le chœur reste seul consacré au culte. On y remarque au milieu d'un bassin de dinanderie une curieuse face de marbre, encadrée d'argent qui doit rappeler la tête de Saint-Jean et est encore l'objet d'un pèlerinage suivi, à en juger par le nombre de médailles que l'on y débite ; plus loin est la chapelle de la Fontaine, gracieuse construction moderne de style gothique, dans l'un des transepts de laquelle est un puits dont l'eau miraculeuse assure, entre autres avantages, leur mariage dans l'année aux jeunes filles qui trempent leurs lèvres dans le seau minuscule que l'on y plonge à l'aide d'une mince chaînette.

Ath est la plus connue de toutes les villes dont nous venons de parler, ses sièges l'ont rendue célèbre, mais ses monuments sont peu nombreux. L'Hôtel de Ville où nous reçoit le bourgmestre est un assez bel édifice de la fin du XVII^e siècle en face duquel se trouve la statue de Defacz, l'un des fondateurs de la monarchie belge. Le plus vieil édifice est le Doujon, dit tour de Burbant, vaste construction carrée, voutée, entourée d'une enceinte, mais dont on doit se borner à de-

mander la conservation, comme l'a fait le Congrès, car la restauration en est impossible.

Le jeudi, le Congrès est clos, mais nous allons encore à Hal et à Bruxelles.

La petite ville de Hal offre un caractère tout particulier, c'est la ville de pèlerinage par excellence. Dès le moyen âge on y venait en grand nombre, non seulement des différentes parties de la Belgique, mais du Nord et de l'Est de la France et souvent les magistrats chargés de la repression des crimes imposaient aux coupables un pèlerinage à Hal, dont ils devaient rapporter un certificat.

Aujourd'hui, Hal ne voit plus que des pèlerins volontaires, mais le nombre en est toujours considérable et, à côté d'ex-voto d'une exécution naïve, des trophées de béquilles pendus aux piliers du chœur attestent les nombreuses guérisons obtenues par les malades qui sont venus y invoquer la Vierge miraculeuse qui aurait appartenu à sainte Elisabeth de Hongrie. Presque toutes les boutiques y sont occupées par les marchands de médailles et d'images pieuses, de petites figurines de la Vierge et de ces ex-voto quelquefois en minces feuilles d'argent et le plus souvent en cire représentant telle ou telle partie du corps et, disons-le tout bas, on n'invoque pas seulement toujours Notre-Dame de Hal pour soi ou les siens, mais aussi pour sa vache ou ses moutons. Dans le fond de presque toutes ces boutiques on débite avec le faro et le lambic, le café au lait et les *pistolets* fourrés de langue ou de fromage.

La Vierge en bois sculpté, autrefois doré, objet de la vénération des pèlerins, est représentée assise, allaitant l'Enfant-Jésus ; placée sur le Maître Autel décoré d'un splendide retable en albâtre, œuvre de Jean More, sculpteur de Charles-Quint, elle date du commencement du XIII^e siècle.

Elle est revêtue de riches vêtements et porte une couronne ornée de pierres précieuses; elle a été léchée par le feu dans un incendie qui a eu lieu, il y a une cinquantaine d'années, mais en est sortie intacte. Parmi les ex-voto que renferme le trésor, il faut signaler le reliquaire offert par Louis XI encore Dauphin, qui s'était réfugié au château de Gennape, le bel ostensor donné par le roi d'Angleterre Henri VIII, avant son apostasie, une fort belle croix processionnelle en cristal de roche et deux verges de bedeau, dont une en argent décorée d'un groupe très fin, portant un saint Martin partageant son manteau avec un pauvre estropié.

Dans le mur d'une chapelle, on voit une délicate figure d'enfant couché, en marbre noir, c'est la sépulture de Joachim, dauphin de France, fils de Louis XI qui ne vécut que quelques jours. Nous ne parlerons ni des peintures murales, ni des tapisseries, des riches ornements et des dentelles que possède l'église de Hal, mais nous donnerons une mention spéciale aux fonts baptismaux et au lutrin, superbes spécimens de l'art du fondeur de cuivre du ^{xv}e siècle, œuvres d'un artiste tournaisien Guillaume Le Fevre.

Mais l'heure du train nous presse et après avoir donné un dernier regard à l'extérieur de l'église, construction gothique commencée en 1340, et achevée seulement en 1467 qui nous fournit des motifs d'une très riche ornementation, nous gagnons la gare et nous allons à Bruxelles où une visite à la galerie de tableaux du duc d'Arenberg doit être notre dernière réunion jusqu'à l'an prochain où nous irons dans le Luxembourg belge voir Arlon, l'abbaye de Saint-Hubert et les sites pittoresques de l'Ardenne.

La Société historique n'était représentée à Enghien que par deux de ses membres titulaires, M. Charles Leman et l'auteur de ce

compte-rendu, M. le président Sorel qui avait accepté d'être son délégué n'ayant pu, au dernier moment, effectuer ce voyage; mais nous y avons retrouvé deux de nos correspondants français. MM. Léon Germain de Maily et le comte Lair, et, comme la Société compte en Belgique un certain nombre de membres correspondants, nous avons pu y serrer la main de MM. Léopold Devillers et Francart, de Mons, Donnet et le général Wauwermans, d'Anvers, Hymans et Saintenoy, de Bruxelles, E. Soil, de Tournai.

Nous ne terminerons pas ce compte-rendu sans adresser tous nos remerciements à MM. de Cordes, président et Ernest Mathieu, secrétaire général du Congrès.
